
Lebovics, Herman. – *Bringing the Empire Back Home. France in the Global Age*, Durham-Londres, Duke University Press, 2004, 232 p. | *Imperialism and the Corruption of Democracies*, Durham-Londres, Duke University Press, 2006, 172 p.

Catherine Coquery-Vidrovitch



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/7534>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.7534

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 31 mai 2007

Pagination : 423-426

ISBN : 978-2-7132-2139-2

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Catherine Coquery-Vidrovitch, « Lebovics, Herman. – *Bringing the Empire Back Home. France in the Global Age*, Durham-Londres, Duke University Press, 2004, 232 p. | *Imperialism and the Corruption of Democracies*, Durham-Londres, Duke University Press, 2006, 172 p. », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 186 | 2007, mis en ligne le 08 juin 2007, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/7534> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/etudesafriaines.7534>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© Cahiers d'Études africaines

Lebovics, Herman. – *Bringing the Empire Back Home. France in the Global Age*, Durham-Londres, Duke University Press, 2004, 232 p. | *Imperialism and the Corruption of Democracies*, Durham-Londres, Duke University Press, 2006, 172 p.

Catherine Coquery-Vidrovitch

- 1 Ces deux livres du même auteur, bien que fort différents, vont ensemble. Il est parfois très stimulant de voir une question d'histoire française abordée de front par un historien étranger de qualité. Tel est le cas, de la part d'ouvrages qui, au demeurant, sont moins agressifs que ne pourrait le faire penser leur titre. L'auteur, qui fut le tout premier à parler pour la France, dont il est un excellent spécialiste, de « culture coloniale¹ », procède dans ces deux ouvrages de façon analogue : par touches successives, privilégiant délibérément une série d'événements apparemment distincts, il parvient en fin de compte à retracer de façon remarquable l'histoire de l'idée coloniale en France. La question n'avait plus été revue depuis l'ouvrage de Raoul Girardet, qui date néanmoins de 1972 : on ne peut d'ailleurs, à propos de ce dernier ouvrage, qu'admirer la sûreté de jugement de l'historien, bien qu'il n'ait pu à l'époque travailler sur des archives qui n'étaient pas encore ouvertes après 1920². À lire Girardet, dont le travail n'a pas pris une ride, on perçoit à quel point non pas l'histoire, qui ne se répète pas, mais les hommes peuvent reprendre, à trente ans ou à un siècle d'intervalle, à peu près les mêmes questions avec la même passion et les mêmes parti pris : ce fut, il le démontre, le cas des luttes entre expansionnistes coloniaux et anti-colonialistes (de tout bord) dans les années 1880 ; on retrouve les mêmes aveuglements, presque dans les mêmes termes, au moment de la fin des colonies (les années de guerre 1950-1960), et

paradoxalement aujourd'hui où les Français se disputent peu ou prou de la même façon et avec les mêmes arguments sur l'idée d'Empire...

- 2 Avec une méthode moins classique d'érudit rompu aux finesses de l'histoire culturelle, Lebovics reprend donc, d'épisode à épisode, à peu de choses près, la question de l'idée coloniale en France là où Girardet l'avait laissée, et va la suivre en respectant la chronologie. Lebovics fait en effet remonter le tournant décisif à l'épisode du Larzac, en 1974, qui marque la résurgence du régionalisme : « Larzac, Africa, Corsica, New Caledonia, même combat », titre-t-il un de ses paragraphes. Car, à son habitude, à l'occasion du « retour à la terre », il reconstitue avec savoir et finesse les diverses facettes du climat politique et social de la France de l'époque, qui englobe du même mouvement les idées locales et postcoloniales. J'insisterai davantage sur les deux chapitres suivants, qui sont d'une précision implacable pour démontrer les liens qui connectent l'un à l'autre. Car l'histoire culturelle de l'hexagone et de l'Outre-mer, il le montre, est indissociable. Le chapitre 2 est consacré à l'histoire du ministère de la Culture créé par le général de Gaulle et « inventé » par André Malraux. Les méthodes non conformes de ce dernier affolent les fonctionnaires issus de l'ENA ou de ses équivalents. Malraux saisit donc la chance qui s'offre à lui : l'amitié et les relations de Biasini, un inventif administrateur de la FOM qui a rêvé de créer, avec le concours de l'architecte Le Corbusier, une maison de la culture au Tchad. C'est le temps de la décolonisation, où les anciens de la FOM reviennent en masse. Les meilleurs sont captés pour le ministère, qui en compte bientôt plus de 60, porteurs à la fois de l'esprit d'entreprise et de l'énergie hérités de leur ancienne profession « Can you come back to France and do it ? ». C'est ainsi que commence la prestigieuse aventure, d'abord des maisons régionales de la Culture, puis de fil en aiguille, des grands travaux des présidents en France. Quand Biasini quitte le service du gouvernement en 1995, il peut sans complexe donner pour sous-titre à son autobiographie : « de l'Afrique au Louvre »...
- 3 Le chapitre 3 n'est pas moins passionnant. Il retrace l'histoire aussi précise qu'orageuse de la « guérilla ethnologique » que se livrèrent les éminents spécialistes de la culture populaire, aussi bien régionale française que dans le champ habituel de l'anthropologie, en Afrique ou en Océanie : de Jacques Soustelle à Maurice Godelier, en passant par Michel Izard et Isac Chiva, sans oublier le rôle de l'historien François Furet alors président de l'EHESS, on y trouve le récit précis et détaillé des déchirements entre les tenants du régionalisme à la française et de l'ethnologie outre-mer, deux options qui vont en définitive s'avérer inconciliables. On découvre le rôle pressant des spécialistes comme autant de conseillers du président Giscard d'Estaing qui aboutit, en 1980, à la création de l'Institut du Patrimoine aux dépens du Musée des Arts et Traditions populaires : une querelle qui n'est pas sans rappeler les contradictions récentes entre le Musée de l'Homme et celui des Arts africains et océaniens. Cette histoire qui, à ma connaissance, n'avait jamais été retracée, est donc précieuse pour éclairer la suite. Elle consacre en tous cas l'échec des anthropologues de l'Autre, car l'Institut du Patrimoine s'est alors défini comme exclusivement préoccupé de l'hexagone : j'ajouterai que ce n'est qu'en 2003 qu'il s'est enfin décidé, et de façon remarquable, à s'intéresser au « patrimoine colonial » : signe du changement des temps...
- 4 La même précision de l'analyste intervient dans le chapitre 5, intitulé « La danse des musées » (The Dance of Museums) qui retrace l'itinéraire souterrain ayant abouti à la création du Musée du Quai Branly : entreprise non encore aboutie en 2002, mais sur

laquelle l'auteur revient dans l'ouvrage suivant. Entre-temps, il a intercalé une analyse judicieuse de l'évolution de l'opinion française (« l'effet Le Pen ») à travers deux moments choisis comme significatifs donc fondateurs : du triomphe du football « black blanc beur » de juillet 1998 au match France-Algérie d'octobre 2001 dramatiquement interrompu.

- 5 Bref, ce livre intelligent et instructif – et non dénué d'un humour réjouissant – démontre, à travers ces cas soigneusement inventoriés et interprétés, à quel point la Cinquième République, née d'une crise paroxysmique du colonialisme français, s'en trouve encore marquée 40 ans plus tard.
- 6 Le second ouvrage, moins achevé, mais très attachant, est fait du rassemblement d'une série d'articles écrits autour du même sujet. Il s'agit, en dépit du titre, d'histoire surtout française, même si l'auteur s'en échappe à deux reprises, une fois en s'interrogeant sur la place de la pensée de Locke dans l'essor du capitalisme naissant, l'autre plus spécialisé (et utile pour le lecteur français) sur « l'histoire culturelle à l'américaine ». Les thèmes demeurent centrés sur des études de cas : le premier chapitre explicite sur deux exemples concrets le malaise ressenti à l'aube de la décolonisation par certains administrateurs coloniaux face aux contradictions inhérentes à leur métier : exprimer à la fois l'idéal républicain français tout en exerçant un pouvoir parfois exorbitant sur un nombre très élevé d'« indigènes ». Un autre, très stimulant, vise à démontrer l'étroite corrélation liant la montée, le triomphe et le déclin de l'esthétique moderniste à l'évolution parallèle de l'idée coloniale en France, tout en se livrant, sur le cas de Baudelaire (et de sa maîtresse noire) à une analyse littéraire ébouriffante. Il reprend pour la période suivante une démarche analogue pour comprendre, expliquer et replacer dans son temps ce qui révèle, dans son œuvre, l'évolution de la « pensée coloniale » du cinéaste Jean Renoir, avant et après la Seconde Guerre mondiale.
- 7 Un chapitre à lui seul vaudrait le détour ; le texte consacré au rôle fondamental de Bourdieu pour réconcilier en France l'Ailleurs et l'hexagone est un petit chef-d'œuvre. Non que l'auteur soit un incondicional du sociologue. Mais il rappelle qu'il fut le premier penseur français qui a pu et su affirmer – et pratiquer – qu'il n'était plus question de faire de la sociologie ici, et de l'anthropologie ailleurs : l'une et l'autre science étudiaient, ici comme ailleurs, des phénomènes universels qu'il n'est plus décent de séparer artificiellement au nom de préjugés hérités et entretenus contre toute évidence. Cet hommage à la « révolution culturelle » en sciences sociales due à Bourdieu est un morceau d'anthologie qui mériterait, plus que tout, d'être traduit³.
- 8 Herman Lebovics est un auteur à lire et à méditer, même si sa lecture n'est pas toujours évidente en dépit d'un style limpide et d'une légèreté qui n'est qu'apparente, parce qu'elle cherche à saisir l'épaisseur et la complexité de la société. Ses recherches liant l'histoire politique de la métropole à celle de la France coloniale renvoient à d'autres tournants majeurs de l'histoire française contemporaine. Ainsi, il est intéressant de noter que les premières attaques de fond contre l'idée d'une République coloniale répondent à l'affaire Dreyfus : Anatole France, qui fut le seul membre de l'Académie française à prendre parti pour Dreyfus, fut aussi celui qui organisait en 1906, au moment de sa réhabilitation, un colloque contre « la barbarie coloniale ». C'est que, comme le remarque Vincent Duclerc, l'affaire Dreyfus fut un de ces moments cruciaux imposant le questionnement démocratique de la République. Réhabiliter Dreyfus, ce fut choisir le droit contre l'arbitraire. À l'époque, ce sont les mêmes républicains qui s'interrogeaient déjà sur le bien-fondé de la colonisation. Vincent Duclerc ose le

rapprochement avec un autre moment crucial, celui où le président Chirac opta pour reconnaître solennellement ce à quoi Mitterrand s'était toujours refusé : la responsabilité collective de la République qui a failli au moment de la dictature de Vichy. L'affaire Dreyfus et Vichy, sont deux moments de notre histoire que les historiens ont su décrypter désormais de façon honnête et claire, parce que fondée sur des dossiers scientifiques approfondis et rigoureux, qui ne cherchent ni à remplacer une légende noire par une légende rose ou l'inverse, ni à implorer la repentance (Dreyfus ne fut ni une victime ni un remords, mais un acteur courageux qui a permis, non sans mal, aux républicains qui l'accompagnaient de faire triompher le droit⁴). Replacer l'épisode tout entier dans l'histoire française, c'est le comprendre et l'intégrer à notre passé, sans complexe mais sans complaisance. C'est en somme ce que les travaux d'Herman Lebovics nous invitent à entreprendre, avec la même lucidité, à propos du rôle de la colonisation dans l'histoire française. Il n'y a pas place ici pour « le sanglot de l'homme blanc ».

NOTES

1. Voir son ouvrage traduit en français : Hermann LEBOVICS, *La vraie France*, Paris, La Découverte, 1998.
2. Raoul GIRARDET, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, 1972. Girardet fut par ailleurs un militant aux idées politiques très conservatrices, pour ne pas dire réactionnaires, en particulier à l'époque de la guerre d'Algérie : il n'en est que plus remarquable de noter son sens de la mesure et le souci d'analyser de façon aussi convaincante, si peu d'années plus tard, ce qui l'avait lui-même tant perturbé – ce qui démontre à tout le moins, comme semblent en douter quelques-uns, qu'un historien intellectuellement et rigoureusement honnête peut écrire de l'excellente histoire indépendamment de son « idéologie », comme l'on dirait aujourd'hui.
3. Il n'a été que partiellement écrit en français, à l'occasion d'un hommage à la mort de Bourdieu.
4. C'est la thèse convaincante que démontre le gros livre de Vincent DUCLERC dans une biographie nourrie d'archives aussi nombreuses que solides : *Alfred Dreyfus, l'honneur d'un patriote*, Paris, Fayard, 2006.